

1.

Je ne m'aperçus pas, tout d'abord, de toutes les discussions auxquelles cette fenêtre donnait lieu. Elle faisait presque vis-à-vis à l'une des fenêtres du vaste salon antique de la demeure où je passais l'été, cette année-là, qui fut une des plus importantes de ma vie. Cette maison est située presque en face de la bibliothèque, dans la High Street de St. Rule, une jolie artère, large et spacieuse, qui donnait aux étrangers venus de lieux plus bruyants une impression de paix profonde.

Les soirs d'été, pourtant, elle était très passante, et le silence se peuplait de bruits multiples : bruits de

pas, bruits joyeux de voix, étouffés dans la douceur de l'air d'été.

À certains moments, par exception, elle était même bruyante: les jours de foire entre autres et le dimanche, parfois, quand il arrivait un train de plaisir. Alors, toute la douceur de l'atmosphère ensoleillée du soir ne suffisait pas à amortir le son des voix discordantes et des pas trébuchants; à ces heures fâcheuses, nous fermions les fenêtres et, si grande que fût ma prédilection pour cette encoignure profonde, refuge où je m'évadais de toute l'activité intérieure de la maison pour observer l'ample comédie qui se déroulait au-dehors, moi-même, en pareil cas, je quittais ma tour de guetteur.

À vrai dire, l'activité intérieure n'était jamais très intense. La maison appartenait à ma tante, à qui, « Dieu merci! », disait-elle, il n'arrivait jamais rien. Je crois qu'elle avait eu sa part d'aventures en son temps; mais, à l'époque dont il est ici question, tout était fini. Elle était âgée et fort paisible. Sa vie se déroulait suivant une règle immuable. Elle déclarait que ce lui était un grand appui dans l'existence, et que la routine est une forme de salut. C'est bien possible, mais c'est un salut fort monotone, et je me souviens

qu'alors je jugeais, en mon for intérieur, l'imprévu préférable, quel qu'il fût. Mais en ce temps-là, j'étais jeune, ce qui explique tout.

Or donc, à cette époque, l'encoignure profonde de la fenêtre du salon faisait mes délices. Bien qu'elle fût vieille – précisément pour cette raison, peut-être – ma tante était pleine d'indulgence ; elle avait d'ailleurs une certaine tendresse pour moi. Elle ne faisait jamais aucune réflexion, mais souvent, elle souriait à me voir installée dans ce coin, avec mon livre et mon panier à ouvrage.

Je cousais bien peu, je l'avoue ; quelques points, de temps à autre, quand l'esprit m'y poussait ou quand j'étais bien lancée sur les flots d'un rêve, comme il m'arrivait parfois, et plus tentée de m'y laisser bercer que de me plonger dans la lecture. À d'autres moments, si mon livre m'intéressait, je dévorais un volume après l'autre, assise là, sans prendre garde à personne ; et pourtant, d'une certaine manière, mon attention était présente. Les vieilles amies de Tante Marie venaient en visite, et j'entendais leurs conversations ; j'écoutais très rarement et pourtant, si elles tenaient quelque propos intéressant, je le retrouvais plus tard, chose curieuse, dans ma mémoire, comme

si le vent l'eût apporté là. Elles entraient et sortaient, et j'avais conscience des évolutions discrètes de leurs vieilles capotes et du froufrou de leurs robes ; parfois on m'appelait et je me levais d'un bond pour serrer la main de l'une d'elles qui me connaissait et me demandait des nouvelles de mes parents. Et puis Tante Marie m'adressait un petit sourire, et je retournais me glisser discrètement près de ma fenêtre. Elle ne semblait jamais m'en vouloir.

Ma mère ne m'aurait pas laissée faire, je le sais. Elle imaginait toujours pour moi des occupations urgentes, m'envoyant au premier étage, chercher des objets dont elle n'avait manifestement pas besoin, ou au sous-sol, transmettre à la femme de chambre des ordres absolument superflus. Elle se plaisait à me faire courir sans cesse. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles j'aimais tant le salon de Tante Marie et l'encoignure profonde de la fenêtre, et le rideau qui la dissimulait à demi, et la banquette large, où l'on pouvait entasser tant d'objets sans encourir le reproche du désordre. Toutes les fois que nous étions déprimées pour une raison quelconque, en ce temps-là, on nous envoyait à St. Rule en convalescence. Et c'était mon cas, à l'époque.

Tout le monde s'accordait autour de moi, depuis que je savais parler, à m'appliquer les qualificatifs d'imaginative, de romanesque, de rêveuse et autres épithètes au moyen desquelles on a coutume de tourmenter une fillette, si d'aventure elle aime la poésie et possède le goût de la réflexion.

Les gens ne savent pas ce qu'ils disent quand ils emploient ces termes-là ; il semble que dans leur bouche ils aient un sens péjoratif et blessant. Ma mère jugeait nécessaire de me tenir toujours occupée, pour m'empêcher de songer à des sottises. En réalité, il ne me passait guère de sottises par la tête ; j'étais même plutôt sérieuse. Je n'aurais causé d'ennuis à personne si l'on m'avait laissée à mes pensées. La seule particularité curieuse de mon esprit était une sorte de don de seconde vue ; j'avais conscience de détails auxquels je ne prêtais aucune attention.

Si absorbée que je fusse par un livre passionnant, ce que l'on disait autour de moi pénétrait subtilement dans mon esprit, et j'entendais ce que racontaient les gens en passant sous les fenêtres, dans la rue. Tante Marie déclarait toujours que j'étais capable de faire deux ou même trois choses à la fois : lire, écouter et voir. Je suis certaine que je n'écoutais pas beaucoup

et que je regardais rarement au-dehors, volontairement, comme font les gens qui observent quel chapeau portent les dames qui passent dans la rue. Mais j'entendais sans le vouloir, tout en lisant, et je voyais toutes sortes de choses, bien qu'il m'arrivât souvent de passer une demi-heure entière sans lever les yeux.

Mais revenons à cette fenêtre qui faisait l'objet de nombreuses discussions. C'était, et c'est encore, la dernière fenêtre sur la façade de la bibliothèque du collège, édifice situé en face de la maison de ma tante, dans la High Street. Elle ne fait pas exactement vis-à-vis à celle du salon, elle est un peu sur la droite, de sorte que le meilleur emplacement pour la voir était la banquette de gauche de mon encoignure. Je n'avais jamais douté un instant que ce ne fût une fenêtre comme les autres, jusqu'au jour où j'entendis, pour la première fois, l'entretien qui se déroulait à son sujet dans le salon.

– Avez-vous jamais pu éclaircir, Mrs. Balcarres, demandait le vieux Mr Pitmilly, la question de savoir si cette fenêtre d'en face est bien une fenêtre ou n'en est pas une ?